

RUMINADES D'UN CAMPLUCHARD...

Puisque nous n'avons pas fini de chier avec leurs chamelles d'élections et qu'en voici encore de nouvelles sur la planche, pour le 29 juillet, - foutre, je profite de l'occase pour expliquer aux copains les bonnes raisons qui, ce jour-là, m'éloigneront de la tinette électorale et me feront renquiller dans la turne, kif-kif le limaçon à l'approche des frios de novembre.

Et elles ne manquent foutre pas, les raisons, - toutes plus bonnes les unes que les autres, - j'en pourrais charrier des brouettées; mais, comme *La Sociale* est toute petiote, je me contenterai d'en aligner quelques-unes:

Primo. C'est que ce sacré suffrage universel n'est rien moins que neuf; et, sans parler d'Amérique, où il fonctionne depuis cent ans et plus, sans avoir coupé la chique aux richards qui fourmillent là, plus que partout ailleurs; ni empêché les pendaisons des riches bougres de Chicago, nous l'avons en France depuis déjà belle lurette: depuis la Révolution de 1848.

Et si, de même qu'on juge l'arbre aux fruits qu'il porte, on juge le suffrage universel à ses résultats, - sans une minute d'hésitation la conclusion est qu'il ne vaut pas chérot.

Que nous a-t-il donné, en effet, si ce n'est les massacres de Juin, vingt ans d'empire, la Ricamarie et Aubin, les massacres de la Semaine Rouge et l'Ordre Moral, vingt ans de pourritures opportunards, Fourmies et le Panama?

Et j'en passe des turpitudes et des horreurs!, y a pas plan de les aligner toutes à la queue-leu-leu. Force est de s'en tenir à éplucher le dessus du bourrier.

«Ça, c'est que trop vrai! allez-vous me dire. Seulement, nom de dieu, ça ne prouve pas que le suffrage universel soit une mauvaise arme, mais bien que les types qui s'en sont servis, sont de fichus maladroits: au lieu d'écrabouiller avec, leurs Jean-foutre d'ennemis, ils ont tout bonnement réussi à s'estropier eux-mêmes».

Erreur, vietdaze, l'arme est mauvaise et le principe faux. D'abord la tyrannie des majorités est aussi couillonne que celle d'un seul: ce n'est pas parce que vous êtes sept, que vous avez raison contre nous autres qui ne sommes que six... C'est, hélas, l'inverse qui arrive le plus souvent.

Pourquoi donc la procuration donnée par les sept obligerait-elle les six qui l'ont refusée?

D'autre part, cette procuration qui est la fiction du régime représentatif, a-t-elle seulement l'ombre du sens commun?

Dans le train-train de la vie ordinaire, il se peut que ne pouvant faire vous même telle action déterminée vous donniez procuration à un copain quelconque: vous le fonderez de pouvoir pour le faire à votre place, mais du moins, nom d'un foutre, vous préciserez bien la chose à faire - et votre représentant ne pourra faire que cela et pas autre chose.

La voterie - cette prétendue cession de pouvoirs des électeurs aux élus - est bien une autre paire de manches. Ceux dont le nom sort triomphal des tinettes ont plein pouvoir de faire ce que bon leur semble, de la vie et des biens - non seulement de ceux qui les ont acclamés - mais même de ceux qui ont voté contre eux.

Et, esclaves, eux aussi, des vrais gouvernants qui sont les capitalos, ils font tout juste le contraire de ce qu'ils vous ont promis.

Ils vous ont promis de dégrever les impôts et ils vous en chargeront à tire larigot.

Ils vous ont promis les douceurs de la paix et ils enverront vos fistons crever des fièvres ou se faire canarder au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar, dans l'intérêt des frocards et des mercantis.

Bon gré mal gré, ils sont des pantins dont les richards tiennent les ficelles.

Vous avez vu se succéder les régimes, les partis se remplacer au pouvoir, et c'est à qui fera le plus de risettes aux Jean-foutre et de charogneries au populo. Plus ça change, plus c'est la même chose.

Et vous aurez beau déquiller les réacs pour les remplacer par des républicains - ou déquiller les opportunards pour les remplacer par des socialos - que nous resterons couillons après comme avant.

Le type le mieux intentionné, la fine fleur des bons bougres, une fois dans ce milieu pourri de la politique est définitivement rousti, c'est un homme à la mer.

Choisir un de vos meilleurs camaros de l'atelier où de la charrue pour le dépêcher à l'Aquarium est aussi loufoque que d'enfermer du bon piccolo dans une futaille moisie.

«Pourtant, direz-vous, faut bien faire quelque chose, - oui, les bourgeois nous ont fichus dedans parce qu'ils ont d'autres intérêts que les nôtres. Mais, si les prolos font la conquête des pouvoirs publics, ça changera bien de gamme où le diable y serait! Essayons donc des candidatures ouvrières».

J'ai déjà dit, nom d'un foutre, qu'une fois déguisés en bouffe-galette les prolos ne vaudront pas un pet de plus que les riches, et je suis bien loin de m'en dédire.

Ce turbineur de la veille, le milieu le transformera du tout au tout; il se laissera engluer aux paroles mielleuses des bourgeois et deviendra plus sale bourgeois que ces derniers.

Oui, pécaïre! Et c'est pas des suppositions: n'avez-vous pas vu les prolos nommés dans l'Assemblée de 48, applaudir aux fusillades de Juin et le salopaud de Tolain au massacre de 71?

Et Basly et Lamendin, quoi qu'ils sont aujourd'hui?

D'un autre côté, supposez que le type égaré dans le borbier de l'Aquarium ait une triple cuirasse d'honnêteté, qu'il ne veuille rien savoir des chèques, ni des pots-de-vins, qu'il trompette aux quatre coins du monde les crapuleries de ses collègues, pour sûr qu'il n'ira pas bien loin.

Ne pouvant le pourrir, on lui fera comme à ce foudrier de Nîmes, Numa Gilly qui, pour avoir cassé du sucre sur ses copains, se vit foutu en quarantaine par tous les partis comme un pestiféré et fut forcé de capituler sous les mistouffles.

Et, puisque nous sommes en chemin de suppositions: supposons l'impossible, bon dieu! supposons les ouvriers socialos en majorité dans les Chambres, décrétant l'expropriation, la fin des patrons, tout le diable et son train...

Croyez-vous que ces derniers, comme un simple Mac-Mahon, vont se soumettre et se démettre; lâcher la belle monouille, les usines et la terre? Flûtte! ce sera comme des dattes. Ils feraient vite marcher les flingots contre ces députés comme il n'y en aura jamais.

Et on ne ferait pas même l'économie d'un coup de Trafalgar.

C'est tel que je le déboise, cré pétard! La conquête des pouvoirs publics par le quatrième état, c'est de la couille en bâtons; une calembredaine pas plus équilibrée que le budget de Ribot. Et de fait, ce fameux quatrième état, comme disent nos socialos à la manque; *«Ces nouvelles couches»*, comme disait Gambetta, c'est-y pas déjà eux qui tiennent les municipalités à la campulche?

Pour sûr que si! Les messieurs ont été foutus hors des conseils municipaux des communes rurales, comme des malpropres. C'est des culs-terreux comme bibi qui, un peu partout, gouvernent aujourd'hui les Communes.

Et ça n'en vaut pas mieux! C'est pas ça qui donne de bonnes récoltes ni qui fait, vendre les produits de la terre.

Quelle foutue couillonnade, que ce putain de suffrage universel! Faut être poire pour endurer que des gens de Paris, se prennent le droit le gouverner ceux des autres patelins; de là-bas, à l'ombre de la tour Eiffel, ils fabriquent des lois pour mes pays de Janticot.

Comme si mes pays ne connaissent pas mieux ce qu'il leur faut et ce qu'il leur manque que ces trous du cul-là.

Non, mille dieux, je ne veux pas voter! J'en pince trop pour ma souveraineté pour m'en débarrasser ainsi, - kif-kif d'une paire de vieilles savates.

Puisqu'on te dit souverain, populo, prends-les au mot, ma vieille! Voter, ce serait te châtrer; t'abstenir, c'est rester le maître; coller le nom d'un couillon quelconque dans l'urne, c'est choisir à quelle sauce tu veux être bouffé, - tandis que, te torcher avec ton bulletin, c'est vouloir ne pas être bouffé du tout.

D'ailleurs, pour les conseils généraux et les conseils d'arrondissement qu'on va nommer dimanche, c'est à peu près la trente-sixième roue d'un carosse: il ne font guère que répartir entre les communes les impôts que tu ne devrais pas payer.

Garder ta souveraineté par devers toi, c'est foutre au rancard toute espèce de gouvernance et ajouter à la conquête de la liberté celle de la croustille, des turnes et des frusques. C'est rendre l'atelier et l'usine aux gas de la ville, la mine aux gueules noires, la terre aux campluchards.

Et crotte pour la conquête des pouvoirs publics !

«Très bien tout ce que tu griffonnes, ronchonne un camerluche qui lit par dessus mon épaule, mais à qui contes-tu tes peines? Nous savons comme toi ce qu'en vaut l'aune de la politique! Nous savons que nous sommes foutus, aussi bien à l'ancre qu'à la voile, mais en attendant qu'on se secoue... faut-y se rouler les pouces, laisser faire? Au pis aller, ne vaut-il pas mieux voter pour des bougres qui, au moins, nous feront lâcher quelques bricoles?».

Mauvais calcul, frangin, que j'y répons. Non pas que je crache sur les bricoles qui doivent améliorer d'autant notre bien-être; mais, pour ces bricoles-là, c'est comme pour le tout: il faut les dégotter à la force du poignet.

Qu'on veuille bien une chose, et on l'aura - car, vouloir c'est pouvoir. Au lieu de fortifier le gouvernance, qu'on se fortifie soi-même: groupons-nous, sacrebleu! serrons-nous les coudes... Ainsi, pour un tas de choses, pourquoi ne pas user du droit de grève, qui est d'autant plus bon que les chameaux veulent nous l'enlever, - tandis qu'au contraire, ils veulent rendre le vote obligatoire.

Qu'on nous sache forts! Et je t'assure que sans nous esquinter à envoyer des nôtres se pourrir dans les diverses parlottes, dès que nous ferons semblant de montrer les crochets, les concessions ne manqueront pas.

Mais, assez de politique, foutre de foutre!

Y a trop longtemps que nous sommes dans ce mauvais chemin: faisons nos affaires nous-mêmes!

Le Père Barbassou.